

Oriza Hirata, scènes du Japon ordinaire

Dans « Tokyo Notes », le dramaturge, passé maître dans l'art du quotidien, met en scène des conversations privées et anodines dans les salles d'un musée

LA MAIN tendue, frais, léger, il débarque de Kuala Lumpur, où il animait des ateliers de théâtre, s'apprête à rejoindre Strasbourg pour la création en français de *Nouvelles du Plateau S.*, dirigé par Laurent Gutmann, avant de repartir vers d'autres ateliers à Bangkok et à Tokyo, où il dirige le Théâtre Agora. Le dramaturge et metteur en scène japonais Oriza Hirata fait escale une après-midi à la Maison de la culture du Japon à Paris, où il présentait, fin octobre, ses *Tokyo Notes*. Conversations privées, anodines, dans les salles d'un musée où sont abrités les Vermeer chassés par une guerre sans nom, qui sévit au loin.

Auteur d'une quarantaine de pièces, à la tête de Seinendan, une compagnie d'une quarantaine d'acteurs, Oriza Hirata représente la pointe d'un exigeant théâtre du quotidien. En témoignent les *Nouvelles du Plateau S.*, évocation pas si lointaine de *La Montagne magique*, de Thomas Mann, dont l'étrangeté est à la mesure de l'ordinaire d'un sanatorium proche de Tokyo.

Le Théâtre Agora occupe la maison de son enfance. De plain-pied avec cette époque, où sa mère donne des cours de psycho à la fac, tandis que son père écrit des scénarios de films d'entreprise à la maison. L'homme entraîne son fils à l'écriture dès l'âge de 3 ans. La méthode est simple : chaque fois que l'enfant veut quelque chose, il doit le formuler par écrit. « J'écrivais que je voulais tel objet, pourquoi je le voulais, ce qui allait se passer quand je l'aurais. J'ai aimé ça dès le début. J'en aurais peut-être un souvenir moins agréable si je n'étais devenu écrivain. » Il lit, beaucoup. Auteur favori : Kästner. Moins pour *Emile et les détectives*, que pour *L'Assemblée des animaux*, encore citée dans *Tokyo Notes*. Quand il va au cinéma, ce n'est pas pour Ozu - auquel renvoie aussi la pièce - mais *Godzilla*.

A force de voir la prestigieuse Université de Tokyo à deux pas de sa porte et dans le regard de sa mère, il s'agace. Il réserve le lycée aux cours du soir. Le jour, il travaille et économise. Objectif monde. A 16 ans, il est paré à embarquer, la bicyclette sur l'épaule. « Dans ces années-là, il était peu commun de voir un adolescent partir seul à l'étranger. Sans doute était-ce une manière de contrer la volonté de mes parents, un refus de rejoindre l'élite universitaire. » Il s'élance de Los Angeles, une poignée de mots anglais en bouche, traverse les Etats-Unis d'un coup de pédale, saute de New York à Londres, et à nous deux l'Europe. Premier passage à Paris, puis Espagne, Italie, Grèce, Turquie, Bulgarie, Yougoslavie, Italie et Paris à nouveau, Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Suisse, Autriche. Il n'a rien oublié de

BIOGRAPHIE

► 1962
Naissance à Tokyo.

► 1979
Départ pour le tour du monde à vélo.

► 1989
« Gens de Séoul », et voyage de noces à Paris.

► 1994
« Tokyo Notes »

► 2003
« Nouvelles du Plateau S. » mis en scène par Laurent Gutmann au TNS.

la gymnastique enfantine : écrire. Au retour, il publie son récit : *Les Aventures d'Oriza à 16 ans*. Fort d'avoir accompli sa prépa sur deux-roues, il doit bûcher double pour entrer à l'université. Tout en s'observant à l'ouvrage. Ses aventures auront un second tome : *Oriza passe ses examens*.

BRISER LE SILENCE DE L'OCCUPATION
Une représentation de Noda Map, troupe qui pratique un jeu très physique (proche du Théâtre de Complicité), lui révèle le théâtre. Il réunit illico quelques camarades d'université et les lance dans des essais, tout aussi physiques, vaguement inspirés des mythes grecs. Dans le même temps, son père a décidé de transformer la maison familiale en théâtre. Hypothèque, emprunts, dettes, le Théâtre Agora ouvre en 1984.

Mais le jeune homme repart déjà. Il veut finir son tour du monde en Asie. Il traverse la mer du Japon pour observer la langue japonaise - autre grande passion - au miroir du coréen. Et l'histoire coloniale de son pays lui tombe dessus. La règle du silence sur l'occupation de la péninsule en 1910 prévaut. Oriza Hirata incorpore ce silence dans sa dramaturgie. Rien ne révélera mieux l'insoutenable bonne conscience des Japonais, un tremplin aux exactions de l'armée coloniale. Il écrit et

met en scène *Gens de Séoul*.

Le choc coréen n'est pas seulement moral, il est aussi formel. A la mise en scène, il découvre que les acteurs butent sur son texte. Le modèle occidental a influencé le théâtre japonais : la structure de la langue en est affectée, les concepts importés l'éloignent du japonais parlé. Oriza Hirata reprend ses dialogues, y fait entrer le quotidien dans ses formulations, apparemment les plus plates. La crise économique-sociale du Japon fin de siècle prend des teintes feutrées, mais bien lisibles, dans la dissolution des familles et la solitude des individus, tandis que le monde se déchire. Les acteurs ont abandonné toute grandiloquence pour des mouvements glissés qui donnent le contemplatif à toucher.

De cette pratique sortiront deux essais théoriques, réflexions sur la langue et l'art dramatique, ancrés dans quelques principes de mise en scène : « Des phrases sont dites si doucement qu'elles sont parfois à peine audibles ; plusieurs conversations se poursuivent en même temps ; les acteurs tourment parfois le dos au public. »

Les pièces suivent, à raison de deux ou trois par an. Tantôt montées à l'Agora (cent places), tantôt dans une salle plus vaste. Il forme des acteurs, enseigne à l'université, voyage, toujours. La Corée demeure un pôle

essentiel de ses interrogations. Il en voit un aboutissement lorsqu'il écrit et met en scène, en 2002, *Passé ce fleuve se trouve le mois de mai*, avec un auteur et un metteur en scène coréens, et onze acteurs des deux pays.

Une véritable concélébration, dans la fidélité à ses engagements formels et moraux. « On nous dit que le théâtre est là pour nous donner du courage, pour nous rendre joyeux, pour nous débarrasser de notre stress quotidien. Mon théâtre n'est pas comme cela. Au contraire, peut-être accumule-t-on plus de stress en le voyant. Je veux qu'il soit une occasion de s'observer soi-même, de la même manière que dans la religion catholique on va à l'église pour se recueillir, non pour se débarrasser de quelque chose, mais au contraire pour s'observer. Ce n'est pas une conception si nouvelle : le nô et le zen ne renvoient à rien d'autre. »

Jean-Louis Perrier

Nouvelles du Plateau S., d'Oriza Hirata (traduit par Rose-Marie Makino-Fayolle, Les Solitaires Intempestifs, 140 p., 9 €). Mise en scène : Laurent Gutmann, avec la troupe du TNS. Théâtre national de Strasbourg, 1, avenue de la Marseillaise. Jusqu'au 28 mars. A la Halle-aux-Grains de Blois les 4 et 5 avril.



P. QUAINSE